



Faulkner

Œuvres romanesques

I

TEXTES TRADUITS PAR M.-E. COINDREAU,

H. DELGOVE, R.-N. RAIMBAULT,

REVUS PAR M. GRESSET

ÉDITION PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE

PAR MICHEL GRESSET

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FAULKNER

Œuvres
romanesques

I

TEXTES TRADUITS
PAR M.-E. COINDREAU, H. DELGOVE,
R.-N. RAIMBAULT,
REVUS PAR M. GRESSET
ÉDITION PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL GRESSET

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Random House Inc., New York City, U.S.A.
*pour l'ensemble des textes, en langue originale,
contenus dans ce volume.*

© Éditions Gallimard, 1937, 1938, 1977, 1933, 1934,
pour la traduction française des œuvres contenues dans ce volume.

© Éditions Gallimard, 1977,
*pour le texte revu des traductions des romans,
pour l'ensemble de l'appareil critique et pour les textes traduits
pour la première fois en français.*

note impérative pour l'imprimeur : « NE CHANGER NI LA PONCTUATION NI LA CONSTRUCTION. » Il s'agissait du célèbre et quatrième chapitre de « L'Ours ». Puis Faulkner développe la première version de « Delta Autumn¹ ». En l'expédiant, il demande à Commins d'ajouter la nouvelle « Go Down, Moses », qui donnera son titre à l'ouvrage : ainsi, le volume est constitué².

Durant l'année 1941, deux nouvelles ont été publiées :
« Go Down Moses », *Collier's*, CVII (25 janvier). Revu pour insertion dans *GDM*, VII^e partie.

« The Tall Men », *Saturday Evening Post*, CCXIII (31 mai). Repris dans *CS*. | « Les Hommes de haute stature », trad. Céline Zins, *HD*, p. 45-59.

1942 21 janvier : Faulkner envoie à Haas la dédicace qui figurera en tête de *Descends, Moïse* : « A Mammy Caroline Barr, Mississippi (1840-1940), qui, née dans l'esclavage, fit preuve envers ma famille d'une fidélité profondément désintéressée et entoura mon enfance d'un dévouement et d'une affection sans bornes. »
9 mai : Publication de « The Bear » (« L'Ours ») dans le *Saturday Evening Post*. C'est la version courte dont nous avons parlé plus haut (fin octobre 1941).

11 mai : Publication de *Go Down, Moses and Other Stories* (*Descends, Moïse et autres histoires*), dédié à Caroline Barr. Pour la seconde édition de l'ouvrage³, Faulkner fera supprimer les mots « and Other Stories », soulignant ainsi l'unité de l'œuvre⁴ qui est composée de sept textes⁵ dont certains paraissent pour la pre-

1. Voir à la date de décembre 1940.

2. Voir la récapitulation de la composition de *Descends, Moïse* (n. 5, ci-dessous).

3. Voir à la date du 26 janvier 1949.

4. « Moïse est bel et bien un roman », écrira-t-il à Robert Haas dans sa lettre du 26 janvier 1949.

5. Nous indiquons ci-dessous, dans l'ordre où ils apparaissent dans le volume, les sept textes qui constituent *Descends, Moïse*. C'est à la firme Harold Ober Associates que Faulkner les adressa : nous donnons entre parenthèses la date à laquelle cette dernière les reçut et, s'il y a lieu, le titre que Faulkner avait choisi. (Signalons que l'auteur, lors de la réédition de l'ouvrage (voir au 26 janvier 1949) refusera d'abandonner les titres de chacun de ces textes.) Nous indiquons aussi, pour les textes publiés en tant que nouvelles, dans quel magazine, à quelle date et sous quel titre ils furent publiés :

1^o « Was » (reçu le 1^{er} juillet 1940, sous le titre « Almost »).

2^o « The Fire and the Hearth »

a. Premier chapitre (reçu le 4 janvier 1940, sous le titre « A Point of Law »), publié dans *Collier's* le 22 juin 1940.

b. Deuxième chapitre (reçu le 19 février 1940 sous le titre « Gold Is Not Always »), publié dans *Atlantic* en novembre 1940.

c. Troisième chapitre (reçu le 23 février 1940, sous le titre « The Fire on the Hearth »).

SARTORIS

SARTORIS

© 1929 and renewed 1957 by William Faulkner.

SARTORIS

Traduction par R.-N. Rimbault et H. Delgove.

© Éditions Gallimard, 1937.

Traduction revue par M. Gresset.

© Éditions Gallimard, 1977.

PREMIÈRE PARTIE

I^a

Comme d'habitude, le vieux Falls avait fait entrer John Sartoris avec lui dans la pièce. Il était venu de l'asile d'indigents du comté, il avait fait à pied ces trois miles, pour apporter, comme une senteur, comme l'odeur d'humble propreté de sa salopette déteinte, l'esprit du mort dans cette pièce où était assis le fils du mort, où ils allaient demeurer tous deux, le pauvre et le banquier, une demi-heure en la compagnie de celui qui avait franchi les portes de la mort et en était revenu.

Libéré, comme il était, du temps et de la chair, il constituait une présence bien plus manifeste que ces deux vieillards qui, à jour fixe, restaient là à se hurler mutuellement dans leurs oreilles de sourds, tandis que, dans la pièce voisine, continuaient de se traiter les affaires de la banque, et que, à droite et à gauche, dans les magasins contigus, les gens écoutaient le tumulte confus de ces voix qui leur parvenaient à travers les murs. Il était bien plus réel que ces deux vieux, soudés par la surdité à un temps révolu et exténués par la lente accumulation des jours. En ce moment même, bien que le vieux Falls fût parti refaire à pied les trois miles qui le séparaient de ce qu'il appelait maintenant « la maison », il semblait que John Sartoris fût encore vaguement visible dans cette pièce, au-dessus et autour de son fils, avec son visage barbu et son nez de faucon, à tel point que le vieux Bayard, sur son siège, les pieds croisés appuyés sur le coin du foyer sans feu et tenant la pipe dans sa main, pouvait s'imaginer entendre la respiration de son père, comme si cette autre présence, tellement plus réelle que la simple argile douée d'une éphémère réalité,

avait eu le pouvoir de pénétrer au cœur même de la citadelle de silence où vivait son fils.

Le fourneau de la pipe, sculpté de fioritures, était culotté par un long usage; le bout du tuyau conservait la marque des dents du père, là où il avait laissé, comme dans la pierre indestructible, l'empreinte de ses os indéracinables; semblable à ces êtres des temps préhistoriques, conçus et créés selon des proportions trop grandioses pour qu'ils pussent exister bien longtemps, ou après leur mort, disparaître entièrement d'une terre façonnée et aménagée pour des créatures plus chétives. Le vieux Bayard restait assis, la pipe à la main.

« Pourquoi avoir mis tout ce temps à me la donner ? demanda-t-il.

— Ben, m'est avis que j' l'ai gardée tout le temps que l' colonel aurait voulu, avait répondu le vieux Falls. C'est pas dans un hospice qu'on doit garder c' qui lui appartenait, Bayard. Et j' vais sur mes quatre-vingt-quatorze ans. »

Un instant après, il avait rassemblé ses menus paquets et était parti, mais le vieux Bayard était demeuré là quelque temps, la pipe à la main, caressant doucement le fourneau de son pouce. Au bout d'un moment, John Sartoris était parti également, ou plutôt s'était retiré en ce lieu où les morts paisiblement méditent les prestiges abolis. Alors, le vieux Bayard s'était levé, avait fourré la pipe dans sa poche et pris un cigare dans la boîte où il les tenait au frais sur le dessus de la cheminée. Il frottait une allumette lorsque la porte du fond s'ouvrit, et un homme aux yeux protégés par une visière verte entra et fit quelques pas vers lui.

« Simon est là, colonel, dit-il d'une voix neutre et sans timbre.

— Comment ? fit le vieux Bayard par-dessus l'allumette.

— Simon est arrivé.

— Ah ! Bien. »

L'homme tourna les talons et se retira. Le vieux Bayard jeta l'allumette dans la grille du foyer, mit son cigare dans sa poche, ferma son bureau, prit sur le dessus son chapeau de feutre noir, et sortit sur les pas de l'autre. L'homme à la visière et le caissier s'affairaient derrière le grillage. Le vieux Sartoris traversa majestueu-

sement le vestibule, franchit la porte au store vert baissé, et déboucha dans la rue où Simon, en cache-poussière de toile et coiffé d'un antique chapeau haut-de-forme, retenait au bord du trottoir une paire de chevaux hongres appareillés, dont les robes luisaient sous le soleil de cet après-midi de printemps. Il y avait à cet endroit une borne pour attacher les chevaux. Le vieux Bayard la conservait comme témoignage de son dédain pour le progrès mécanique, mais Simon ne s'en servait jamais. Jusqu'au moment où la porte s'ouvrait et où Bayard surgissait de derrière les stores baissés sur lesquels on lisait, en lettres dorées à la feuille et toutes craquelées, ces mots : *Banque Fermée*, Simon, les rênes dans la main gauche, la mèche du fouet fièrement retenue dans la main droite, un bout de cigare invariable et apparemment incombustible faisant habituellement avec son noir visage un angle provocateur, restait sur son siège, adressant à son brillant attelage un flot continu de mots d'amour. Il gâtait les chevaux. Il admirait les Sartoris et nourrissait pour eux une tendresse chaudement protectrice, mais il adorait les chevaux et, sous sa main, la rosse la plus lamentable s'épanouissait, acquérait la grâce d'une femme choyée, la nerveuse élégance d'une étoile d'opéra.

Le vieux Bayard ferma la porte derrière lui et se dirigea vers la voiture, de cette allure droite et roide qui, comme l'avait un jour déclaré un gars du pays, se serait heurtée à elle-même en tombant, s'il était venu à faire un faux pas. Un ou deux passants, autant de commerçants du voisinage sur le pas de leurs portes, le saluèrent avec une sorte d'ampleur obséquieuse.

Même à ce moment^a, Simon ne descendit pas de son siège. Avec le génie du théâtre que possèdent ceux de sa race, il se redressa et arrangea les plis défaits de son cache-poussière, parvenant à communiquer ses poses histrioniques aux chevaux, qui firent tressaillir leurs robes miroitantes et secouèrent leurs têtes bridées; le vieux visage noir et ratatiné de Simon prit alors une indescriptible expression de majesté tandis que, du manche de son fouet, il effleurait le bord de son chapeau. Bayard monta dans la voiture, Simon adressa aux chevaux un claquement de langue, et les badauds restèrent à contempler le bref spectacle du départ^b.

Il y avait ce jour-là dans l'attitude de Simon un je ne sais quoi d'inhabituel, dans la silhouette même de son dos, dans l'inclinaison de son chapeau. On eût dit qu'il était prêt à déborder de quelque chose d'important qu'il avait peine à contenir. Mais il se contenait pour le moment. Il se faufila à une allure vive, mais prudente, parmi les charrettes attachées autour de la place, et s'engagea bon train dans un large boulevard où ceux que Bayard appelait « les pauvres diables » allaient et venaient à toute vitesse en automobile. Il se contint jusqu'à ce que, laissant la ville derrière soi, l'attelage trottât à travers la campagne bourgeonnante, toujours encombrée de pauvres diables sur leurs machines à essence mais en moins grand nombre, et que son maître se fût confortablement installé pour la monotonie changeante et paisible du trajet de quatre miles. Alors^a, Simon ralentit l'allure de son attelage et tourna la tête.

Sa voix n'avait rien de particulièrement puissant ni de sonore, et pourtant il pouvait se faire entendre du vieux Bayard sans difficulté. Les autres devaient hurler pour pénétrer au-delà du rempart de surdité où s'embaïonnait le vieillard, mais Simon pouvait soutenir et soutenait effectivement avec lui de longues conversations à bâtons rompus sur ce ton de fausset monotone et traînant qui lui était propre, particulièrement dans la voiture, dont la vibration aidait quelque peu le vieux Bayard à entendre.

« Mr Bayard est de retour », laissa tomber Simon sur un ton dégagé.

Le vieux Bayard resta durant un instant parfaitement et furieusement immobile, — tandis que son cœur continuait de battre, un peu trop vite et un peu trop faiblement, — à maudire son petit-fils pendant un instant furieusement immobile, à tel point que Simon^b, en se retournant, le vit qui regardait paisiblement le paysage. Simon éleva légèrement la voix.

« L'est arrivé par le train de deux heures, poursuivit-il. L'a sauté du côté où fallait pas et l'a filé par les bois. Y a un homme d'équipe qui l'a vu. Seulement il était pas encore arrivé à la maison quand j' suis parti. J' croyais des fois qu'il était p'têt avec vous. » Des volutes de poussière se soulevaient sous les sabots des chevaux et s'élevaient derrière eux en un lent nuage. Sur^c

les haies maintenant plus touffues où leurs ombres se pressaient en élans furtifs, les rayons scintillants des roues et le pas relevé des chevaux produisaient une illusion futile de mouvement sans progrès. « L'a même pas voulu descendre à la gare, poursuivit Simon avec une sorte d'irritation inquiète, à la gare que sa propre famille a bâtie. L'a sauté à contre-voie comme un gars de rien. L'avait pas même d'uniforme de soldat. Seulement un complet, comme un commis-voyageur ou n'importe qui. Et quand j' me souviens de ces bottes reluisantes, de ces culottes jaune clair et de ce ceinturon avec ses deux courroies qui lui remontaient dans le dos, tout ça qu'il portait l'année dernière à la maison... » Il se retourna et regarda de nouveau derrière lui. « Col'nel, vous croyez pas que les gens là-bas, à la guerre, ils lui ont fait quèqu' chose ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Bayard. Il est estropié ?

— J' veux dire cette façon de se faufiler comme ça dans sa propre ville. De s'y glisser par le chemin de fer que son propre grand-père a construit, tout comme s'il était un rien du tout. Ces étrangers lui ont fait quèqu' chose, ou alors ils ont mis leur police à ses trousses. J' lui disais toujours, la première fois qu'il est parti pour cette guerre étrangère, que lui et Mr Johnny, ils avaient rien à voir à tout ça...

— Allez, dit Bayard sèchement. Avance donc, bon Dieu de Noir ! », répéta-t-il.

Simon^a fit entendre un claquement de langue, et, d'une secousse de rênes, accéléra l'allure de ses chevaux. La route se déroulait entre des haies sur lesquelles, parallèlement, gesticulaient leurs ombres terribles. Au-delà des gommiers, des acacias et des lianes enchevêtrées qui la bordaient, des champs nouvellement labourés ou sur le point de l'être s'étendaient jusqu'à des bouquets de bois d'un vert tout neuf parsemés de cornouillers et d'arbres de Judée. Derrière les charrues en action des traînées visqueuses de terre fraîchement retournée luisaient au soleil d'un éclat mouillé.

C'était^b le haut pays, qui s'étendait en pentes vallonnées jusqu'au fond bleu uniforme des collines; mais, bientôt la route descendit brusquement dans la vallée où les champs vastes et fertiles somnolaient

somptueusement dans la torpeur de l'après-midi, et la voiture pénétra sur la terre de Bayard, tandis que, de temps à autre, sur son passage, un laboureur saluait d'un geste de la main. Puis la route se rapprocha de la voie ferrée, la traversa, et, parmi les acacias et les chênes, se dressa la demeure qu'avait fait construire John Sartoris. Simon franchit rapidement la grille et s'engagea dans une allée tournante.

À l'endroit^a où une patrouille yankee avait fait halte au temps jadis il y avait un massif de sauges. C'est^b devant celui-ci que, dans un style impeccable, Simon arrêta la voiture. Bayard descendit, Simon adressa à ses chevaux un nouveau claquement de langue, donna à son cigare un angle plus aisé, et reprit le chemin de la ville.

Bayard demeura un instant devant sa maison. Sa blanche simplicité rêvait, inchangée, parmi^c les vieux arbres criblés de soleil. Une glycine qui grimpait à l'une des extrémités de la véranda avait fleuri, puis s'était affaissée, et un faible parfum de pétales brisés flottait discrètement entre les racines noires de la plante et celles d'un rosier qui montait sur le même treillis. Lentement, résolument, le rosier étouffait l'autre plante. Il était pour le moment en pleine floraison, couvert d'une infinité de boutons pas plus gros que l'ongle et de milliers de fleurs épanouies pas plus larges qu'un dollar d'argent, inodores et incueillables.

La maison elle-même était paisible et sereinement bienveillante. Il gravit les degrés de la véranda à colonnade, déserte à cette heure, la traversa et pénétra dans le vestibule. Un silence profond régnait dans la maison; pas un mouvement, pas un bruit. Il s'arrêta au milieu du vestibule.

« Bayard^d ! »

L'escalier, barreaux blancs et tapis rouge, montait en une haute courbe élégante vers la pénombre d'en haut. Du milieu du plafond descendait un lustre à pendeloques et abat-jour de cristal, primitivement destiné à des bougies, mais adapté par la suite à l'électricité. À droite de l'entrée, près des portes à deux battants grandes ouvertes sur une pièce obscure qui dégageait une atmosphère de dignité rarement violée, et que l'on appelait le salon, se dressait une haute glace remplie de mystérieuses ténèbres comme l'eau

calme d'un étang au crépuscule. À l'extrémité opposée du vestibule, un damier de soleil s'allongeait obliquement en travers de la porte, et, d'on ne savait où au-delà de cette barre de soleil, une voix montait et descendait sur un mode mineur soutenu et inquiet, comme une mélopée. Il cria de nouveau.

« Jenny ! »

La mélopée^a s'arrêta et, au moment où il s'apprêtait à monter l'escalier, une grande mulâtresse apparut dans la barre de soleil à la porte de derrière et s'avança dans un chuintement de pieds nus. Sa jupe d'un bleu passé, relevée par des épingles à peu près à la hauteur du genou, était constellée d'éclaboussures d'eau irrégulières et foncées. Au-dessous, ses jambes étaient droites et maigres comme celles d'un grand oiseau, et ses pieds nus faisaient sur le brun profond du parquet ciré comme deux taches claires couleur de café au lait.

« C'est-y qu' vous appelez quéqu'un, col'nel ? » demanda-t-elle, élevant la voix pour se faire entendre du sourd. Bayard s'immobilisa, la main sur la boule de noyer de l'escalier, et abaissa son regard sur l'agréable visage bistre de la femme.

« Est-ce qu'il est venu quelqu'un cet après-midi ? interrogea-t-il.

— Ben, non, m'sieur, répondit-elle. Y a personne ici, que je sache. Miss Jenny est partie en ville : c'est la réunion de son club, ce soir », ajouta-t-elle. Bayard, un pied levé vers la marche, lança à la femme un regard courroucé.

« Pourquoi diable faut-il que les nègres me mentent toujours ? demanda-t-il avec une colère soudaine. Ou ne me disent rien du tout ?

— Bon Jésus ! Col'nel, qui voulez-vous qui vienne ici si c'était pas vous ou Miss Jenny qui l'aviez envoyé ? » Mais il avait repris sa montée, martelant furieusement les marches. « C'est-y qu' vous voulez voir Isom, ou aut' chose ? » Il ne se retourna pas. Peut-être ne l'avait-il pas entendue. Elle resta plantée là, le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. « Y vieillit », se dit-elle placidement, puis, pivotant sur ses pieds nus qui chuintèrent, elle retraversa le vestibule et retourna d'où elle était venue.

Sur le palier du premier, Bayard fit halte de nouveau.

Les fenêtres du côté de l'ouest étaient closes par des persiennes à travers lesquelles filtraient les barres jaunes d'un soleil diffus qui ne faisaient qu'accroître l'obscurité. À l'extrémité opposée, une haute porte-fenêtre ouvrait sur un balcon peu profond à balustrade de fer forgé, d'où l'on découvrait le panorama de la vallée et l'hémicycle en berceau des collines à l'est. De part et d'autre de cette porte était une étroite fenêtre garnie d'un vitrail multicolore qui, avec son châssis, constituait tout ce que la mère de John Sartoris lui avait légué sur son lit de mort et que sa plus jeune sœur^a lui avait rapporté de la Caroline dans un panier bourré de paille, en mil huit cent soixante-neuf.

Cette sœur, c'était Virginia Du Pre, qui leur était arrivée, mariée pendant deux années et veuve depuis sept à l'âge de trente ans, — mince^b jeune femme dont le nez était, en fin, la copie exacte de celui des Sartoris, avec cette expression de totale et invincible lassitude que toutes les femmes du Sud avaient appris à acquérir, — n'apportant avec elle que la robe qu'elle avait sur le corps et une malle d'osier remplie de verre de couleur. C'était elle qui leur avait narré comment était mort Bayard Sartoris, quelque temps avant la deuxième bataille de Manassas¹. Depuis^c lors, elle avait raconté cette histoire bien des fois, — à quatre-vingts ans, elle continuait encore, généralement dans des circonstances inopportunes, — et, avec le temps, le récit s'embellissait sans cesse, acquérant la moelleuse magnificence d'un vin vieux, au point que ce qui n'avait été que la folle équipée de deux gamins écervelés de deux casse-cou grisés de leur propre jeunesse était devenu le foyer de bravoure et de tragique beauté jusqu'où deux anges vaillamment égarés et déchus avaient, modifiant ainsi le cours des événements et purifiant les âmes des hommes, haussé l'histoire de la race hors des mares stagnantes où s'alanguissait l'esprit.

Ce Bayard^d de la Caroline avait été un problème même pour les Sartoris. Non pas tant une brebis galeuse qu'un enfant terrible de qui l'on pouvait s'attendre à tout sans qu'on pût rien prévoir. Il avait des yeux bleus et moqueurs, ses cheveux, qu'il portait assez longs, retombaient en boucles fauves autour de ses oreilles. Son visage haut en couleur revêtait cette expression

franche, grave et exaltée, telle qu'on peut imaginer celle de Richard 1^{er} sur le point de partir pour la Croisade. Un jour qu'il chassait le renard, il avait lancé sa meute au travers d'un tabernacle rustique au moment où s'y tenait une pieuse réunion méthodiste, et une demi-heure plus tard, après avoir pris le renard, il était^a revenu seul et était passé à cheval au beau milieu du meeting de protestation qui s'en était suivi. Tout cela simplement histoire de rire un brin, car il croyait trop fermement à la Providence, ainsi que le démontraient surabondamment tous ses actes, pour avoir la moindre conviction religieuse. Aussi, lorsque le fort Moultrie¹ tomba et que le gouverneur refusa^b de se rendre, les Sartoris conçurent quelque joie en ce qui les concernait, car maintenant Bayard allait avoir de quoi s'occuper.

En qualité d'aide de camp de Jeb Stuart², il trouva en Virginie de quoi s'occuper tant qu'il voulut. En qualité de seul aide de camp, plutôt, car, bien que Stuart eût un nombreux état-major, c'étaient des soldats qui, certes, s'efforçaient de gagner la guerre, mais qui avaient aussi parfois besoin de dormir. Bayard Sartoris, lui, voulait bien, plus encore, désirait passionnément se passer de dormir jusqu'au moment où le monde reprendrait sa routine habituelle. Mais pour le moment c'était la fête.

La guerre^c était une aubaine pour Jeb Stuart également, et, bientôt, sur le fond ténébreux et sanglant des opérations de la Virginie du Nord, Stuart, général de trente ans, et Bayard Sartoris, officier de vingt-trois ans, s'élevèrent^d un bref instant comme deux étoiles flamboyantes couronnées du laurier bourgeonnant de la Renommée, des myrtes et des roses de la Mort, soudains, inattendus comme des météores, dans le ciel militaire bouleversé du général Pope³, revêtant celui-ci, pour ainsi dire malgré lui, de cette notoriété que son habileté de soldat ne lui avait jamais conquise. Et toujours uniquement histoire de rire un peu, car ni Jeb Stuart, ni Bayard Sartoris, — leur façon d'agir le prouva clairement, — n'apportèrent à toute cette affaire la moindre conviction politique.

Cette histoire, tante Jenny l'avait racontée pour la première fois peu de temps après son arrivée chez les Sartoris. C'était au moment de Noël; ils étaient assis

devant un feu de hickory dans la bibliothèque restaurée, — tante Jenny avec son visage mélancolique et résolu, John Sartoris, sa barbe et son nez en bec de faucon, ses trois enfants, un invité : un ingénieur écossais dont^a John Sartoris avait fait la connaissance au Mexique en quarante-cinq, et qui collaborait maintenant avec lui à la construction de son chemin de fer.

Pendant la période des fêtes, les travaux de la voie ferrée avaient été interrompus. John Sartoris et son ingénieur étaient rentrés à cheval à la tombée du jour, du point le plus éloigné de la ligne laissée en suspens dans les collines du nord, et maintenant, le dîner achevé, ils étaient assis là à la lueur du foyer. Le soleil s'était couché tout rouge, laissant l'air fragile comme un mince cristal givré, et, peu après, Joby était entré avec une brassée de bois. Il remit une bûche dans le foyer, et, dans l'air sec les flammes crépitèrent avec bruit, envoyant sur le sol une salve d'étincelles qui s'éteignirent l'une après l'autre.

« Joyeux Noël ! » s'écria Joby avec la joie grave et simple des gens de sa race, tout en attisant les bûches enflammées au moyen d'un canon de fusil yankee posé au coin de la cheminée, tandis qu'une ronde tourbillonnante d'étincelles s'engouffrait en écharpes vagabondes et dorées dans le noir conduit de la cheminée. « Vous entendez ça, les enfants ? » La fille aînée de John Sartoris avait vingt-deux ans et allait se marier au mois de juin, Bayard en avait vingt et la plus jeune fille dix-sept; quant à tante Jenny, malgré son veuvage, elle faisait, pour Joby, également partie des enfants. Il remit le canon de fusil à sa place habituelle et enflamma un long éclat de sapin pour allumer les bougies. Mais tante Jenny lui dit que c'était inutile et il se retira^b, silhouette dégingandée dans son vieil habit trop grand pour lui, tout voûté et blanchi par l'âge. Alors, tante Jenny qui ne manquait jamais d'appeler Jeb Stuart « mister », raconta son histoire.

C'était un soir d'avril, à l'heure du café, ou plutôt de l'absence de café; les officiers de l'état-major de Stuart étaient assis dans l'ombre parfumée, sous la lune nouvelle, à parler de dames, à évoquer^c les plaisirs abolis, à rêver de chez eux. Non loin, dans les ténèbres, bruits paisibles, des chevaux remuaient, invisibles; les feux

de bivouac n'étaient plus que des points rougeoyants semblables à des lucioles moribondes, et, quelque part, ni près ni loin, l'ordonnance du général tirait d'une guitare une suite d'accords vagues et languissants. Ils étaient là, envahis par le charme poignant du printemps et par cette mélancolie qui, depuis que le monde est monde, hante le cœur des jeunes gens; oublieux des fatigues et de la gloire, ils se rappelaient d'autres nuits de Virginie, avec des violons parmi des myriades de chandelles et des danses délicates et graves ponctuées de rires légers et de pas menus, et ils pensaient : « Quand donc cela reviendra-t-il ? Reverrai-je une de ces soirées ? » La conversation^a même les avait plongés dans une profonde nostalgie, et les paroles se faisaient plus rares et s'espaçaient. Alors le général était sorti de sa torpeur et les avait ramenés à la réalité en leur parlant de café, ou plutôt d'absence de café.

Cette histoire de café ne tarda pas à aboutir, quelques instants après, à une chevauchée par les routes à minuit, puis à travers les bois noirs comme poix où les chevaux allaient au pas tandis que leurs cavaliers tenaient sabre ou carabine à bout de bras devant eux pour éviter de se faire désarçonner par d'invisibles branches. Ils continuèrent jusqu'au moment où, le spectre de l'aube ayant dissipé l'ombre de la forêt, la troupe des vingt cavaliers se retrouva fort loin à l'intérieur des lignes de l'armée fédérale. Puis l'aurore s'était levée et, renonçant à toute tentative pour se dissimuler, ils s'étaient lancés de nouveau au galop, fonçant à travers les patrouilles ahuries qui rentraient paisiblement au camp et les corvées qui s'en allaient avec des pioches, des haches et des pelles, dans l'or du soleil levant, et ils avaient déferlé en hurlant contre le mamelon où le général Pope et son état-major étaient assis en train de prendre leur petit déjeuner *al fresco*.

Deux hommes avaient capturé un gros commandant d'état-major. D'autres avaient poursuivi pendant une courte distance les déjeuneurs qui se réfugiaient dans le sanctuaire des bois, mais^b la plupart d'entre eux s'étaient rués sur la tente où se trouvait la popote personnelle du général, et, de ses débris dispersés comme par un cyclone, avaient bientôt émergé tout chargés de butin. Stuart et les trois officiers qui l'accompagnaient

avaient arrêté devant la table leurs fringantes montures. L'un d'eux avait raflé une énorme cafetière à la panse noircie qu'il avait tendue au général, et, tandis que l'ennemi poussait des cris et tirait des coups de fusil à travers les arbres, ils se portaient mutuellement des toasts avec du café bouillant sans sucre ni crème comme avec une coupe d'amitié.

« À la santé du général Pope, commandant », dit Stuart en s'inclinant devant l'officier qu'on venait de capturer. Il but et lui tendit la cafetière.

« Je vous ferai raison, mon général, répondit le major, en remerciant Dieu qu'il ne soit pas ici pour le faire en personne.

— J'avais bien cru remarquer, dit Stuart, qu'il avait eu l'air de quitter la place avec quelque précipitation. Un rendez-vous probablement ?

— Oui, mon général, avec le général Halleck¹, concéda ironiquement le major. Je suis navré que nous l'ayons comme adversaire au lieu de Lee².

— Moi aussi, commandant, avait répondu Stuart. J'apprécie le général Pope à la guerre. » De tous côtés, des clairons retentissaient parmi les arbres, transmettant l'alarme sur l'aile de l'écho, de brigade en brigade, jusqu'au fin fond de la forêt. De furieux roulements de tambour appelaient aux armes et des salves irrégulières de mousqueterie crépitaient brusquement et gagnaient de proche en proche tout le long de la ligne des avant-postes, comme le claquement sec d'un éventail qu'on déploie, car le nom de Stuart répandu de petit poste en petit poste avait peuplé de fantômes gris la paix verdoyante des bois.

Stuart se retourna sur sa selle. Ses hommes vinrent à lui, arrêtrèrent leurs chevaux, le regard attentif fixé sur lui, leurs visages maigres et ardents reflétant comme des miroirs la flamme incessante qui consumait leur chef. Alors, de flanc, s'abattit sur eux quelque chose comme un feu de peloton bien dirigé, qui arracha la cafetière des mains de Bayard Sartoris, hachant et fracassant rageusement les branches mouchetées au-dessus de leur tête.

« Veuillez avoir l'obligeance de monter en selle, commandant », dit Stuart à l'officier prisonnier; et bien que le ton fût d'une exquise courtoisie, tout badinage

Table

1619

<i>Synopsis des deux versions</i>	1363
<i>Tableau comparatif des deux versions de « Sanctuaire »</i>	1366
<i>Notes et variantes</i>	
I. Première version de « Sanctuaire »	1372
II. Version définitive de « Sanctuaire »	1482

TANDIS QUE J'AGONISE

<i>Notice</i>	1519
<i>Note sur le texte</i>	1534
<i>Notes et variantes</i>	1536
<i>Bibliographie</i>	
La vie	1569
Le corpus	1571
La critique	1579
<i>Supplément bibliographique</i>	1601

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

SARTORIS

LE BRUIT ET LA FUREUR

APPENDICE COMPSON

SANCTUAIRE

TANDIS QUE J'AGONISE

Avant-propos

Chronologie

Notices, notes et variantes, bibliographie

par Michel Gresset